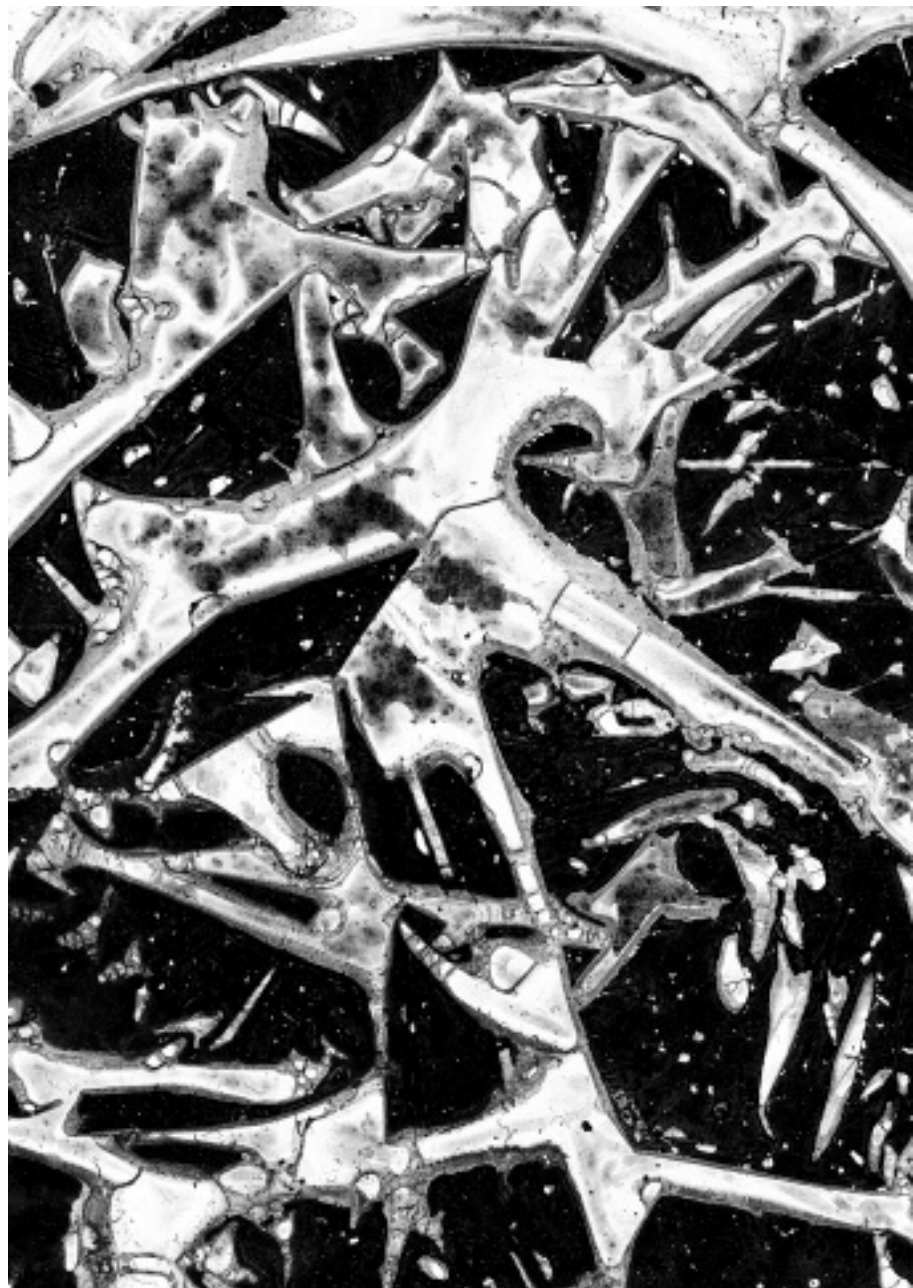


« Dans ces cris, ce vacarme, ces immenses assemblées,
ces lumières, dans ces mécanismes, dans ces déclarations,
ces armes, ces armées, dans ces déserts, dans ce soleil
méconnaissable, commence la nouvelle préhistoire. »

Pier Paolo Pasolini, *La Rage*



Ce que l'on ne désigne plus aujourd'hui que sous le nom de « Mirador » se présente à première vue sous la forme d'un dôme de très faible élévation, évasé vers une douzaine de socles épars qui sont autant de nefs sur lesquelles il repose sans donner l'impression d'appuyer, et dont la courbure, de ce fait infiniment douce, est encore allégée par les milliers d'ajours obtenus grâce à la superposition aléatoire de trois fines résilles de béton aux motifs pentagonaux. Comme les vents, la lumière solaire y est filtrée, calibrée autant que possible, et répartie en minces jets continus de photons pour le plus grand agrément des foules arrivées de partout, à tout moment sur le départ, flux internationaux attirés par l'ombre et la fraîcheur, incessamment en quête d'asile.

Il y a soixante-dix ans encore, quatre-vingts tout au plus, tout cela n'était que friche labourée par les chenilles des tanks. Une bande frontière instable. Un avant-poste fait de bric et de broc, sans autre commandement que quelques adolescents surarmés et goguenards. Un gros bivouac. Des porcs rendus à la vie sauvage quadrillaient le sol couvert d'immondices rejetés par des fuyards isolés, ou par des familles reconstituées dans la hâte, accroupies autour d'un camion ou d'un feu de fortune. On partageait le pain en silence. Des rafales éclataient sans préavis, par repréailles

justifiait-on plus tard, de la rupture d'un traité conclu depuis peu, ou bien encore, le plus souvent, en raison de la chaleur, torride en ce no man's land de moyenne altitude entièrement exposé, qui cognait sur les casques et les pare-chocs. On évacuait les cadavres vers les métropoles, les mutilés vers les camps, les brigades se reformaient après la brusque bouffée de délire, et les hordes animales au hasard des reliefs.

Rien n'a été sauvegardé des décennies de construction qui précèdent l'ouverture du Mirador : ni signature d'architecte, ni dessin préparatoire. On serait d'ailleurs bien en peine de produire un début de certitude chronologique, et moins encore une image de l'inauguration de cet énorme carrefour atmosphérique dont la popularité, on peut même dire l'aura, fut pourtant immédiate. Son nom aussi fait polémique. À qui en attribuer le choix ? Quel visionnaire ? Quelle rencontre au sommet ? Il y en a parmi nous pour soutenir l'existence d'un mémoire où serait consignée la liste exhaustive des titres qu'on fit porter au chantier tout le temps qu'il dura, mais certains continuent de penser qu'une telle archive, si tant est qu'elle occupe encore une place sur un rayonnage (ce qui à bien y réfléchir ne tient guère), est devenue indéchiffrable. Car contrairement aux Anciens, qui ensevelissaient ouvriers et contremaîtres dans le corps des édifices, ainsi surtout que les plans qui en avaient projeté la forme, les constructeurs du Mirador s'ingénierent à ne laisser aucune trace de leur passage – ou bien peut-être l'enfouirent-ils à telle profondeur que nos sondes restent muettes. Pas le moindre début de preuve. Ils bannirent des structures jusqu'au souvenir qu'une unité aussi parfaite eût pu résulter d'un calcul, d'une opération d'assemblage, ou de quelque

essai mécanique que ce soit. Les surfaces furent lissées, cirées, repolies de telle sorte que disparut toute notion de suture. On rechercha les vernis les plus immatériels. Les baies des nacelles porteuses furent élargies à des dimensions exorbitantes, puis le verre finit par se substituer aux matériaux originels des planchers et des plafonds. Quant aux entrelacs de la voûte, si impeccablement agencés qu'ils eussent paru d'abord, on les vit prendre à la longue l'aspect d'un organisme variable, éponge ou hyménoptère, puis d'un détail de cet organisme dont les tissus, comme grossis par la lentille d'un microscope géant, et enduits désormais d'une patine naturelle, semblaient évoluer de façon autonome au gré des éclaircies.

Il n'y a rien ici (qui ne le comprendrait, ou se refuserait à le comprendre ?), il n'y a personne que sa présence dans le Mirador ne voue définitivement à la transparence et à la circulation. Où que l'on porte le regard, on croise nécessairement, sans jamais qu'un obstacle ne vienne empêcher cette sympathie gravitationnelle, les regards plus ou moins extasiés d'un groupe en partance pour les étages supérieurs, ou au repos dans les alcôves, ou en transit entre deux esplanades, soit qu'on est soi-même entraîné par la vitesse régulière d'un trottoir roulant, ou par l'accélération d'une cabine d'ascenseur aussi rutilante que silencieuse, soit tout bonnement qu'on déambule, en file, à l'oblique sur l'une de ces rampes qui longent les deux baies de l'immense hall aménagé après coup, par pure horreur d'une possible non-occupation des sols, sur ce qui subsistait depuis la mystérieuse chute des Murs d'une sorte de douve en vague forme d'amande. Ce sont ces mêmes cursives qui, reliées aujourd'hui

par un va-et-vient de passerelles, constituent un des cœurs du système – la totalité des centres vitaux de notre complexe se trouvant en tout point, comme il se doit, en interconnexion. Ainsi, et la langue a raison lorsqu'elle dit aussi que l'œil porte, il est loisible à n'importe qui, de n'importe lequel de ces centres, de jouir non seulement des attractions qui ont lieu dans les périphéries les plus proches (et ce faisant de comprendre qu'il est lui-même l'objet d'une curiosité assidue de la part des provinces d'en face, elles aussi vissées à leurs télescopes), mais encore de tous les faits lointains, dont les nombreuses annexes, dépendances et autres bâtiments satellites sont le théâtre.

Et pourtant, il n'y a pas si longtemps, on ne trouvait ici absolument rien. Pas une larve de mouche. Pas une racine. Le taux de fertilité était nul. Impossible, dans cet air empuanti de gaz, de bêcher le sol sans risquer de heurter d'anciennes mines ou d'exhumer les ossements stratifiés par les campagnes successives. Les descendants des rescapés fuyaient devant les précipitations par crainte de nouvelles catastrophes, glissements de terrain ou intoxications.

Aujourd'hui c'est un ruissellement ininterrompu d'amateurs et d'oisifs, de badauds, de flâneurs ébahis par la nouvelle amplitude de leur champ visuel. On se presse sur des terrasses sans mesure, circulaires comme l'horizon. Des files s'allongent aux heures pleines dans les salles d'attente qui se multiplient jusqu'à quinze mètres sous la surface des lagons alentour. On y patiente sous de hautes cloches vitrées pour la visite des pépinières, et plus loin des orangeries et des canopées. Une statuaire monumentale aspire les pèlerins vers des nids d'aigles où des tables d'orientation gravées

à même la roche indiquent les prochaines étapes du circuit. Ici, une extension récente du combinat permet d'embrasser, du haut d'un pont flexible suspendu à une poignée de câbles, un détroit où s'affrontent à heures fixes, sans jamais se mêler les eaux de l'océan et de la mer intérieure. Et vers le sud, des kilomètres carrés de zone paludéenne sont maintenant parcourus d'un réseau de chemins à fleur d'eau menuisés dans les bois odorants des réserves continentales, qui fournissent aussi ces observatoires, là, camouflés dans la flore tentaculaire, grouillante d'une faune amphibie. De partout il ne suffit plus que de se pencher. Le spectacle infiniment renouvelable d'une métamorphose d'insecte ; l'explosion d'une étoile ; la lente dérive des icebergs ; la fission d'un noyau atomique ; la naissance tourbillonnaire d'organes primitifs ; un raid aérien chirurgical ; l'expansion du vide entre les galaxies ; la cristallogénèse ; l'isolement d'un virus ; la dissipation d'un cyclone : il n'est pas un objet au cœur duquel le Mirador ne vous ravisse, à l'œil duquel il ne vous expose.

Et pourtant, c'était autrefois une terre irradiée, désespérément inhospitalière. À jamais inhabitable.

Avec le temps, de ce temps long, inénarrable des grandes ères géologiques, le nombre des curieux ne cessa de grossir et la capacité du Mirador augmenta à mesure. Le dôme en voyait affluer des millions par jour, trois en saison basse, treize parfois en saison pleine, qui se distribuaient sous haute surveillance dans les artères principales, puis, face aux encombrements croissants, par des voies rapides adventices, ouvertes sur des perspectives étagées en sous-sol, arborées comme à l'air libre. Il fut pourtant bientôt évident que les dimensions déjà considérables de notre parc, le plus vaste des centres d'exposition jamais recensés sur les cinq continents, devaient être sans délai corrigées à la hausse, et l'ensemble repensé de fond en comble, si l'on prétendait accueillir au mieux la déferlante. La priorité allait surtout à la prévention d'accidents de grande ampleur, de plus en plus mortels, annoncés mais imprévisibles, où l'homme le disputait toujours davantage à la nature. Un désastre sans contour était en marche. Au moindre vice de forme (un jeu détecté dans la machinerie, un défaut dans la composition des alliages), c'était la réputation d'infailibilité de l'entreprise qui reculait d'un cran. On y opposait aussitôt, et avec éclat, d'innombrables tests de résistance et de sûreté, ordonnés dans la foulée d'immenses trains de réformes structurelles dont

nul pourtant ne saurait dire dans le détail comment elles étaient débattues, et si elles le furent, par qui exactement. Personne non plus pour distinguer ces mutations décisives des crises à répétition qui secouèrent, sans rien sacrifier de ses fondements, la plupart des secteurs de l'économie globale. Elles en sont devenues pour tout dire indissociables, ainsi que des événements climatiques extrêmes qui marquèrent la période. Tout, en fin de compte, semblait se tenir. De ces commotions toutefois, la mémoire collective garde l'empreinte assez floue de récits inachevés, à jamais embryonnaires : *boom*, déclin, dégel, escalade, *statu quo*, affolement, retour à la normale, brusque passage dépressionnaire, processus de paix s'étirant en longueur, entre autres épisodes pendant lesquels, toujours, le sentiment d'un je-ne-sais-quoi d'irréversible l'emportait. On n'avait alors cessé de revenir sur les lieux afin de constater, « *de visu* » selon le mot de l'époque, l'impact laissé par le démantèlement des nefes et des hémicycles et de leurs fondations métalliques. Les foules s'écrasaient jusqu'au bord des cratères, retenues par des palissades mal jointes et percées d'œilletons. Puis avec le chantier, le centre de gravité se déplaça. On suivit de loin le recyclage des poutrelles en arcades, tout en anticipant l'avancée des polders, ou la recréation des tracés, ou l'arasement des faubourgs, et plus tard le point de chute d'un pont qui, fuyant d'île en île à travers la mer intérieure, finirait par se confondre avec l'horizon. Le dôme lui-même, le tout nouveau Mirador, reconstruit à l'identique sur une centaine d'années (la locution « à l'identique » rend mal compte de la nature de l'ouvrage car c'était bien la même forme, mais l'œil ne pouvait d'un coup en faire le tour), ne semblait plus tenir que par